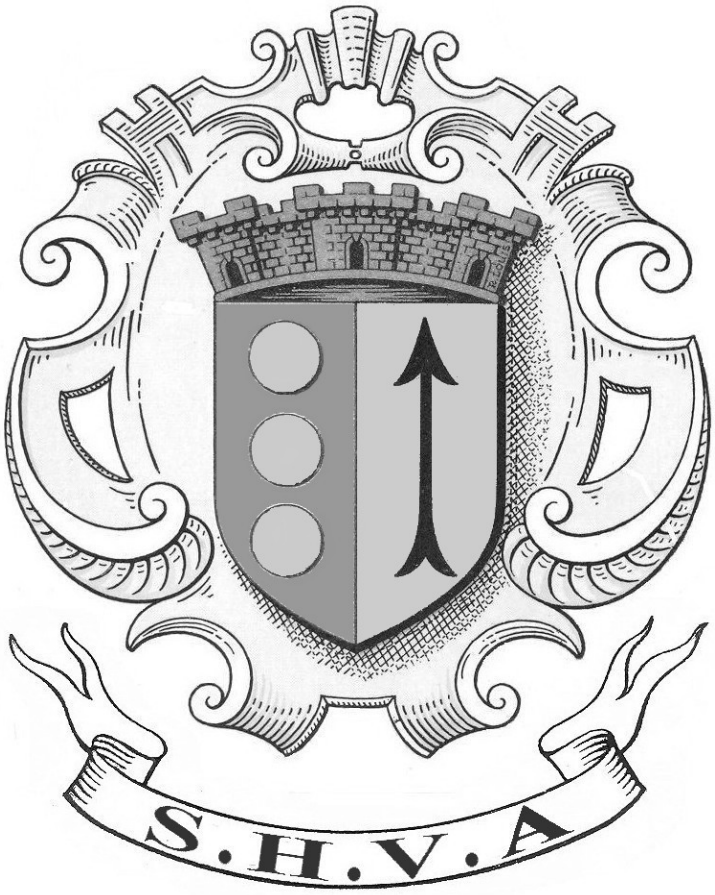
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

Les Vertus
À travers le temps

N°76 Novembre 2013

SOMMAIRE

- **Edito**
- **La rue du Moutier deviendra un temps la rue Marat**
- **Atelier mémoire les Italiens à Aubervilliers**
- **L'hôpital Claude Bernard**
- **Le square des Rochers (aujourd'hui square Lucien Brun)**
- **Balade urbaine**
- **Décès du docteur Julien Saiz**
- **Le tome 64 des "Mémoires de Paris. Ile de France" est paru**
- **Pierre Batillot Un ouvrage sur Aubervilliers**
- **Grève chez Renault en 1936**
- **La Villa Mais d'Ici a fêté ses dix ans**
- **Généalogie**
- **A G E N D A**

ÉDITO

Mille ans d'histoire... Une ville qui oublierait son passé hypothèquerait son avenir

C'est à peu près le temps écoulé depuis l'origine certaine du village du « Haut Bervilliers » ou « Albertivillare » habité par les « Aubervillois » ou « Albertivillariens ». Bien sûr il devait exister auparavant, peut-être sous un autre nom... Les recherches archéologiques ont prouvé l'apparition de l'homme de la préhistoire à Bobigny, La Courneuve, Pantin, Saint Denis.

Depuis, ce village, puis cette ville, ont eu une histoire riche et mouvementée. C'est ce passé que la Société d'Histoire et de Vie à Aubervilliers (S.H.V.A.) entend faire connaître, redécouvrir, enrichir et parfois rectifier quelques erreurs. Elle le fait depuis plus de trente ans et n'est pas au bout de ses investigations. Il y a l'histoire du village, puis de la ville qui, depuis 150 ans, touche la capitale et subit le contrecoup des événements après avoir servi de base à la reconquête de Paris sous Charles VII et Henri IV.

Tournée vers le passé lointain, elle a fait redécouvrir des personnalités comme Paul Goujon, peintre doreur de Louis XIV, l'installation et les tribulations des Oratoriens dans la localité, Francottay, maire d'Aubervilliers au 19e siècle, d'ascendance belge, et bien d'autres.

Mais l'histoire récente attire encore plus de recherches : sur la ville industrielle, sur l'immigration, sur l'évolution au cours du 20e siècle (ainsi ont été menées des études sur les Lorrains, les Espagnols, les Italiens venus dans notre ville, sur Madeleine Vionnet-haute couture, Marcel Reine-aviateur, etc.)

Un bulletin, envoyé à tous les adhérents, et qui en est à son 74ème numéro, relate les découvertes qui vont des personnages les plus en vue aux simples gens qui ont fait la richesse de la ville.

Nous n'aurons garde d'oublier une de nos sources privilégiées, les Archives Municipales, auxquelles nous donnons nos informations, mais surtout utilisons les documents de toute nature qu'elles possèdent. Elles viennent d'ailleurs d'organiser une exposition remarquable par la densité et la variété des sources utilisées. A part Paris, peu de villes de banlieue peuvent se vanter d'avoir autant inspiré poètes, chanteurs, qu'Aubervilliers. Il faudrait aussi citer les artistes, les écrivains, amateurs ou professionnels, issus ou se fixant dans notre localité.

Mais le temps est inexorable : déjà plusieurs de ceux qui l'ont fait vivre ont disparu. Comme tout organisme, il doit se renouveler. Et le présent d'aujourd'hui sera bientôt un passé sujet d'études. Cet article se veut aussi appel à tous ceux qui aiment leur ville, son passé, de venir renforcer son organisation. Il faut du monde pour les recherches, le classement des documents, l'entretien des locaux, les contacts avec les autres sociétés, la réponse aux questions des chercheurs qui viennent parfois nous solliciter. Ce travail est parfois ingrat, mais nécessaire et apprécié par la plupart des professionnels de l'histoire, étudiants ou lycéens.

S.H.V.A., 70 Rue Heurtault (vieille ferme achetée par la Ville) permanence tous les lundis de 15 h à 17 h30 (sauf jours fériés) tél. 01. 49. 37.10.43

LA RUE DU MOUTIER DEVIENDRA UN TEMPS LA RUE MARAT

En 1793, Denis Demars est chargé par la municipalité d'Aubervilliers de faire disparaitre les noms de rues qui peuvent évoquer un passé aboli (du moins le croit-on). La rue aux Reines (Heurtault) deviendra la rue de l'Egalité, la rue de Saint-Maur (Dr. Pesqué), la rue Le Pelletier, conventionnel assassiné, et la rue du Moutier, rue Marat.

Ce dernier, né en Suisse, à Boudry (1743), venu en France, médecin, puis journaliste, prit le parti de la Révolution et fut très vite populaire parmi le petit peuple de Paris, grâce surtout à ses pamphlets et à son journal "L'ami du Peuple". Craint par ses adversaires, il dut subir leurs attaques. Il prit fait et cause pour l'abolition de l'esclavage et soutint la révolte des esclaves de Saint-Domingue (Haïti) où s'illustra Toussaint Louverture. Désigné par les électeurs de Paris comme membre de la Convention, il fut traduit en justice mais acquitté. C'est alors qu'il fut assassiné par une jeune noble de Normandie, Charlotte De Corday D'ALMONT, passé à la postérité sous le nom de Charlotte Corday (cela faisait plus peuple).

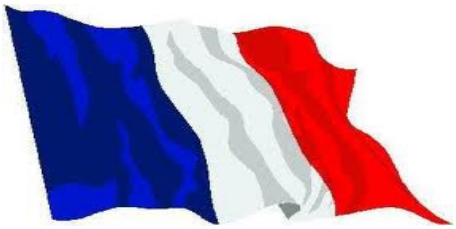
L'émotion fut vive, en particulier à Aubervilliers : outre le nom de la rue du Moutier, son nom fut donné comme prénom à huit garçons, plus que dans bien d'autres communes, montrant où allait la sympathie d'une partie de la population du village.

Si ses cendres furent portées au Panthéon, ce fut pour peu de temps : il devint le repoussoir privilégié de tous ceux que l'irruption populaire avait effrayés.

Il faudra le travail obstiné et argumenté de nos plus grands historiens (Mathiez, Lefèvre, Soboul, Vovelle etc.) pour avoir une vue plus objective de sa vie, de ses pensées, de son action, même si cela reste marginal pour les grands médias.

Jacques Dessain

ATELIER MEMOIRE
LES ITALIENS A AUBERVILLIERS



Nous continuons ici à publier les témoignages des italiens encore vivants ou de leurs descendants.

Giuseppina et Angelo ESPOSITO
des italiens à AUBERVILLIERS

Angelo est né le 21 mars 1932 à NOCERA INFERIORE province de SALERNE, région CAMPANIE.

Une coutume très ancienne de la région de Naples veut qu'aux enfants trouvés de parents inconnus, on leur donnait le nom d'ESPOSITO, à l'entrée de l'orphelinat.

Giuseppina[1] MOLINARO est née le 18 mars 1932 dans la même ville. Les parents de Giuseppina sont cultivateurs. Ils ont 4 filles et 2 garçons.

Les parents d'Angelo étaient industriels. Ils possédaient une usine de transformation alimentaire, conserves, emballages, etc. Ils ont 9 garçons et 2 filles.

NOCERA INFERIORE se trouve au sud-est du Vésuve sur l'autoroute entre Naples et Salerne. C'est la vallée du Sarno qui possède depuis l'antiquité une solide réputation de fertilité particulière au cœur de la CAMPANIE. Elle était appelée « Felix[2] » par les poètes Latins et « Réal vallée » par les Angevins. De nos jours encore la vallée, bien qu'ayant été très urbanisée, conserve sa réputation et les usines fonctionnent.

---

[1] Joséphine
[2] Fertile, féconde

Pendant la guerre malgré ces richesses alimentaires il y a eu des tickets de rationnement. Les Allemands emmenaient les hommes et réquisitionnaient les marchandises.

A la libération les Américains ont beaucoup bombardé. La maison de Giuseppina a pris une bombe.

Angelo de son côté est d'une famille plus aisée. Il a reçu une éducation plus poussée et a étudié dans un collège réputé d'Amalfi.

Guiseppina à 25 ans à Nocera Inferiore
Province de Salerno, Région Campania

Vers 1955 une période de grande concurrence locale fait péricliter l'entreprise familiale. Angelo décide de venir en France. Il connaît la famille STOIA à AUBERVILLIERS, rue Gaston Lamy où il s'installe provisoirement. Il ira ensuite poser sa valise à l'hôtel au n°15 de la même rue.

Angelo travaille dans une usine métallurgique à Saint Denis.

Il reste deux ans seul à l'hôtel. Angelo et Giuseppina s'écrivent. Ils se voient au mois d'août en vacances. La mère d'Angelo ne veut pas de ce mariage.

Méchoui à Aubervilliers
Rue Gaétan Lamy en 1982
Giuseppina à 50 ans

En 1959 Angelo et Giuseppina se marient en cachette à NOCERA INFERIORE. Ils partent de suite pour la France. Ils s'installent à l'hôtel du 15 rue Gaétan Lamy à Aubervilliers. Ils y restent trois ans.

Un premier enfant naît en 1960, Blaise. Giuseppina se trouve hospitalisée à Lariboisière pendant 15 jours avec le bébé pour un problème d'allaitement. Elle est seule, son mari travaille et elle n'a pas de famille ici. Une française, voisine Madame VACATTO qui habite rue Emile Augier, vient la voir tous les jours.

En 1962 naît Anna Rita

A l'hôtel du 15 rue Gaétan Lamy habitait en même temps la famille MEZZO avant son départ aux USA. Angelo et Giuseppina resteront 15 ans dans cet hôtel.

En 1964 naissance de Maria

En 1969 naissance de Tony. C'est une surprise, Giuseppina avait commencé à travailler.

Angelo va travailler dans une menuiserie au Pré Saint Gervais pendant 5 ou 6 ans. Puis il ira travailler à la fabrique de lampadaire à Aubervilliers, rue du Port près du canal pendant 5 ans. Il retourne ensuite chez son ancien patron au Pré Saint Gervais.

Aubervilliers 1984
De droite à gauche : Angelo, Giuseppina
Et leurs enfants et petits-enfants

Un an après Angelo tombe malade. A 48 ans il fait un infarctus qui le laisse invalide. Le plus petit des fils a 9 ans. Giuseppina se met à travailler comme gardienne dans une entreprise de métaux précieux au 34 rue Gaston Lamy à la Société FITCH puis à la Société DROMET[3]. Elle y restera 20 ans.

A 65 ans et demi, Giuseppina prend sa retraite.

Angelo et Giuseppina n'ont pas jugé utile de demander la nationalité française, ils sont restés italiens. Les enfants ont tous été naturalisés en 1972.

En 1998 ils achètent un appartement de deux pièces au 10 rue Henri Murger. Angelo ne profite pas longtemps du nouvel appartement. Il a un cancer et décède en 1999.

Giuseppina reste seule entourée de ses enfants qui vivent tous en France. Elle est très assidue aux réunions de l'atelier « Les italiens à Aubervilliers » et l'équipe lui doit beaucoup pour sa présence toujours dans la bonne humeur et la convivialité.

Propos recueillis par ***Michel Sarnelli***

[3] Sociétés aujourd'hui disparues

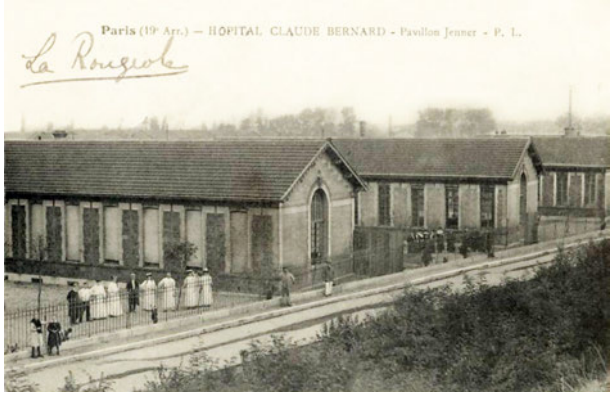
L'HOPITAL CLAUDE BERNARD

Extrait du livre "Aubervilliers" de Léon Bonneff

L'hôpital Claude-Bernard des contagieux fait peur à ceux qui ne le connaissent pas. Construit sur le bord des fortifications, ses petits pavillons proprets, ses toiles et ses briques, sa lisière de gazons, ses arbres ont un aspect accueillant. On y soigne des affections terribles, on y recueille les derniers lépreux, on y traite aussi des bobos. On y meurt moins peut-être que dans les autres asiles.

On pourrait l'appeler le Palais de l'angine. Les médecins, les internes, les externes, les infirmiers, les infirmières, tous ceux qui y séjournent paient tribut en entrant dans la maison. Ils y contractent une maladie qui s'appelle l'angine d'adaptation. Elle n'est pas grave en général. Au bout de quelques jours elle est enrayée, et les gens qui l'ont eue sont vaccinés pour longtemps. Ils le croient du moins. Confiants en cette immunité légendaire, ils soignent les contagieux avec dévouement et sérénité. Ils oublient de prendre les précautions minutieuses qu'ils ordonnent à leurs malades. Ils sont courageux simplement et leur imprudence leur vaut d'être gourmandés par leurs chefs. Elle leur coûte la vie quelquefois. Ces élèves-médecins sont les mêmes qui plus tard, dans Aubervilliers, ne délivreront que contre argent comptant leur ordonnance aux pauvres. Car peu d'hommes sont héroïques à perpétuité : c'est l'entourage et les événements qui nous façonnent.

Il y a deux grandes allées qui mènent aux pavillons : le chemin que prennent les malades, lorsqu'ils entrent au bastion, le chemin qu'ils parcourent lorsqu'ils en sortent, la guérison venue. Le premier est l'avenue des microbes, c'est le chemin septique ; le second est le chemin antiseptique. C'est celui-ci que suit le personnel pour aller aux pavillons et à la frontière de la zone contaminée ; les gens de service et les médecins doivent changer de chaussures et de blouses. Ils le font lorsqu'ils en ont le loisir.



Il y a aussi des ouvriers des faubourgs et puis des étrangers. Ceux-ci ont marché à travers le monde et la poussière qui voletait dans chaque paquebot, au fond d'une cale, dans le bouge d'un port lointain, le relent de quelque lazaret, ils l'ont ramené, dans leurs vêtements, leur peau, leurs cheveux. Le germe chemina, devint la maladie dont les médecins ne déterminent pas tout de suite la nature. Le sujet qui la rapporte, après des étapes qui sont parfois la prison, toujours l'hôpital, s'arrête à la maison Claude-Bernard, d'Aubervilliers. C'est une cellule individuelle d'observation qui le reçoit.

C'est elle qui recueillit le petit Germain.

On commença par lui faire prendre un grand bain chaud, on lui donna des vêtements propres et lorsqu'il se trouva seul dans sa petite cellule, il se mit à pleurer.

« Chougne pas, mon chou » lui dit une infirmière qui vint le rejoindre, tu verras comme tu vas t'amuser chez nous !

Le petit Germain apprenait ainsi des choses curieuses, il recevait des lettres, il en écrivait, on s'occupait de lui comme d'un type important, il n'avait presque pas mal, il était tout aise d'être malade !

Le dimanche suivant lui apporta une autre surprise. Ce jour-là, tout le monde fut éveillé presque en même temps que le soleil. Et vite debout ! Les hommes faisaient toilette, ils miraient leurs cheveux dans la glace, obtenaient une raie bien droite. Germain se doutait qu'il allait se passer des choses extraordinaires. Mais lesquelles ? On ne voulait pas le lui dire.

Il le devina bientôt. Il aperçut par le carreau, dès onze heures du matin, une véritable foule qui se pressait sur les glacis des fortifications. Des talus de l'hôpital, il y a quelques mètres à peine. On peut voir du dedans les gens qui se promènent sur les mamelons à l'herbe drue. Mais surtout, surtout, on les entend quand ils crient bien fort. Et ils criaient à tue-tête. Ils appelaient leurs amis

intéressés. Il y avait des voix aiguës de femmes qui dominaient les accents grasseyants et traînards. Les prénoms se croisaient : Hé ! Chariot ! C'est toi, Zézette ! Les conversations s'engageaient. Dans le charivari des mots hurlés, les gens s'entendaient, se comprenaient, les dialogues se poursuivaient entrecoupés de rires ! Il n'y avait pas moyen d'aller voir les pauvres malades "rapports aux microbes", mais on avait trouvé ce palliatif à l'isolement, on correspondait quand même de vive voix. C'était la haute plate-forme, les bonnes fortifs qui permettaient cet échange de propos, cette conversation si douce à ceux qui sont pour un temps retranchés du monde. Quand on aura supprimé les murailles vertes qui enserrent Paris, quand on aura édifié sur leur place des maisons de rapport, les pauvres gens soignés à Claude- Bernard seront bien à plaindre.

Mais maintenant on savait comment s'y prendre pour bavarder avec Germain. Pour ne point le fatiguer, on n'avait pas voulu l'interpeller depuis les glacis. Mais on n'attendait plus le dimanche pour s'entretenir avec lui. Les gosses, eux, avaient le temps, ils iraient crier les bonnes paroles au détenu.

Si bien que notre Germain fut un heureux parmi les heureux. Les autres ne causaient avec les leurs qu'une fois par semaine. Mais le jeudi, et souvent les autres jours, Germain jacquetait avec ses parents.

Il allait mieux. Quelle vigueur il y a dans les jeunes natures. Ce n'étaient pas les bains, les soins qui le remettaient sur pied, c'étaient ses neuf années, son organisme tout neuf qui faisaient la nique aux microbes.

Le vingt-huitième jour, le petit du Roussi était libre, disait merci à tous ces messieurs-dames qui avaient été si aimables avec lui et faisait une entrée glorieuse à la Caserne, escorté de sa famille, les petits gambadant devant !

LE SQUARE DES ROCHERS

(Aujourd'hui square Lucien Brun)

D'aucuns se souviennent du square Paul Doumer dit ***le square des rochers*** ou encore "*le petit square" (le grand square étant le square Stalingrad).*

Pourquoi ***le square des rochers*** ?

Celui-ci, édifié dans les années 30, à été conçu à la même époque que l'école Paul Doumer lui faisant face. À l'intérieur se trouvait un amas de rochers (d'où son surnom) savamment disposés en lieu de détente avec cascades, bassins, grotte et arbustes.

Square des rochers devant l'école Paul Doumer (1936)

Quelle joie pour les gamins qui s'évertuaient à escalader cette mini-montagne (cela paraissait immense pour eux hauts comme trois pommes), quel endroit tranquille et bucolique pour les mamans qui pouvaient surveiller leurs progénitures tout en papotant avec, en bruit de fond, l'eau s’écoulant en cascade et quel merveilleux décor pour s'y faire prendre en photo.

Il y avait aussi deux autres bassins un peu plus loin, traditionnels ceux-là, et un troisième polygonal avec jet d'eau et carrelé en bleu fut construit plus tard.

Au fond du square, dans les années 50, a été construit un jardin d'enfant avec toboggan, balançoires, tourniquet etc., devant, une fontaine où l'on pouvait se désaltérer. À gauche de ce jardin il y avait un grand espace dépourvu de végétation, il servait de terrain de sport pour l'école "Paul Doum". On y faisait

du basket, du saut en hauteur, du saut en longueur, du foot et j'en passe. Le 100^{m} et le 1000^{m} se couraient devant l'école dans les allées du square.

Malheureusement, face à l'augmentation démographique, il fut décidé de supprimer tout cela pour y construire les immeubles que nous connaissons aujourd'hui.

Pourtant quelques arbres y subsistent. Des marronniers, un olivier maintenant tout biscornu (à l'angle de la rue Réchossière) et un groupe de trois sapins au sujet desquels j'ai une anecdote :

" Dans les années 50 nous habitions rue Chapon et mon père Paul, dit Paulo, était jardinier dans ce square. Un jour il s'aperçut que l'écorce d'une branche basse d'un de ces sapins avait une usure anormale. Ni une ni deux, voulant en avoir le cœur net, il a enduit de graisse rouge le dessus de cette fameuse branche et, paf, un des premiers pris à cette astuce ce fut moi (avec les copains, nous avions pris l'habitude de nous accrocher à cette branche pour s'y balancer et y faire le cochon pendu), je ne vous raconte pas, en fin d'après midi de retour chez mes parents j'avais les oreilles basses, d'autant qu'à cette époque nous n'avions pas le droit de marcher sur les pelouses et encore moins de chahuter dans les arbres".

Charles Jeunet

Vue du square des Rochers

Paul Jeunet et deux collègues au square des rochers

L'olivier du square des rochers

Square des rochers - Entrée du jardin d'enfants

BALADE URBAINE

La Société d'Histoire et de la Vie à Aubervilliers a répondu à la demande

- du service des relations internationales de la ville d'Aubervilliers représenté par Melle Estelle Schnap.
- du comité départemental de l'Office du Tourisme représenté par M. Michael Duarte.

En faisant, le mercredi 6 novembre, une balade.

Etaient présents :

Claudette Crespy - Denise Morizot, - Marie-Christine Piazzalunga,
Serge Boglietto, - Michel Sarnelli, - René Riello, - Pascal Terzulli.

Après le thé ou le café offert par la Sté d'Histoire, nous quittons le 70 de la rue Heurtault, pour prendre la rue du Colonel Fabien. Virage à droite, puis à gauche, et nous nous trouvons dans un des lieux le plus chargé de l'histoire de l'immigration à Aubervilliers : le chemin de l'Echange.

Les recherches effectuées aux archives municipales sur les recensements avaient effectivement révélé un nombre très important d'habitants de diverses nationalités (Espagnols, Italiens, Polonais, Belges) avant et après la dernière guerre.

Première halte à l'angle du passage Machouart. Nous cherchons une explication à l'origine du nom du *chemin de l'échange*. Rien de certain à ce sujet.

René nous montre l'appartement dans lequel il a vécu enfant : tout en haut, les fenêtres avec le petit balcon…

La mémoire de René, et Serge est toujours très fraiche : ils nous montrent l'emplacement exact de l'épicerie, du café…on entendrait presque encore les joueurs de cartes ! Ces commerces ont bien sûr disparus et quelques immeubles récents se sont ajoutés à ce carrefour.

Nous continuons le chemin de l'Echange. Halte devant le n°20, qui n'a, paraît-il, pas trop changé. Les femmes étendent le linge, toujours à la même place, à droite dans la cour. Seule, la fontaine a disparu (il n'y avait pas l'eau dans les logements) et les toilettes de la cour sont devenues un débarras. C'était leur maison.

Au bout du chemin : le canal. Un hôtel meublé se trouvait là, à la place d'un petit carré de verdure.

Nous tournons à gauche, pour suivre le quai Jean-Marie Tjibaou, jusqu'à la rue Claude Bernard. Vers le n° 19, un vieux portail de fer, vert et rouillé : *l'Ecole Italienne*, nous informe Michel. Par le trou de la serrure, nous pouvons voir la

cour et le bâtiment délabré, mais nous y reconnaissons l'escalier sur lequel sont grimpés les enfants pris en photo (voir à la S H.V.A.).

L'école italienne aurait été créée vers les années 1920, et était destinée aux enfants qui ne pouvaient pas être accueillis dans les écoles laïques de la république. Au début de la guerre, le fascisme s'était implanté dans ce lieu. Les garçons y auraient porté les chemises noires. L'école a été fermée en 1944.

Nous continuons notre chemin, pour nous rendre rue Régine Gosset. Sur notre droite, un imposant bâtiment de pierres meulières et de briques : entrepôt, cour, et bâtiments d'habitations (pour la famille Fassiola mais aussi celle du directeur et des ouvriers).Il s'agissait d'une importante entreprise de travaux publics. Cette construction avait surement connu sa période de splendeur. Elle est en ruine.

La cour sert actuellement de parking à quelques épaves.

Dans les années 30, les écuries ont été transformées en garage.

Un habitant de la rue (enfant à cette époque) qui a rejoint notre groupe, nous raconte le ballet des engins qui sortaient et rentraient dans la cour. Il n'en a pas oublié le bruit.

Par contre, le dimanche matin, la fanfare franco-italienne (avec le Papa de Marie-Christine) venait jouer sous les fenêtres de M. Fassiola… jusqu'à ce que quelques pièces en tombent.

Il commence à pleuvoir… nous nous quittons donc, en nous promettant de nous revoir pour continuer notre balade dans les rues d'Aubervilliers.

L'école italienne, 13 rue Claude Bernard, Aubervilliers, de 1925 à 1944

DECES DU DOCTEUR JULIEN SAIZ

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris la disparition de notre ami le docteur Julien Saiz qui fut durant de longues années adhérent et membre du bureau de notre association.

Photo : M. Chassat

Julien Saiz nous a quittés le 28 septembre 2013.

Il était né dans une famille d'émigré espagnol arrivée en France vers 1920 fuyant la misère de leur pays natal.

Les 14 et 15 mars 1924 dans un village du pays de Caux sa maman Rosaura donna naissance à des triplés : deux garçons et une fille, Julien était l'un de ces bébés.

Il a quatre ans lorsque la famille vient s'installer à Aubervilliers dans un quartier périphérique proche du canal Saint-Denis rue Bisson.

Il passera pratiquement le reste de sa vie dans cette ville où il s'enracinera et à laquelle il restera très attaché.

Scolarisé à l'école Edgard Quinet puis Paul Doumer il intégrera ensuite le lycée Voltaire avant d'entreprendre des études de médecine.

Devenu Docteur en médecine en 1950 il exercera sa profession durant 40 ans tout d'abord rue Bisson puis au 156 avenue Victor Hugo.

Il laisse le souvenir d'un médecin s'adonnant à son métier avec passion disponible de jour comme de nuit véritable *"médecin de famille"* qui suivait trois ou quatre générations.

Avec ses patients qui lui témoignaient une immense gratitude il a noué des liens de confiance et d'amitié.

Il repose parmi les siens au cimetière d'Aubervilliers, véritable village peuplé de nombreux patients et amis.

Une assistance fidèle et émue s'était rassemblée pour l'accompagner.

Julien Saiz a laissé un témoignage de son parcours dans un livre intitulé *"Oubli ou mémoire"* disponible à la Sté d'Histoire.

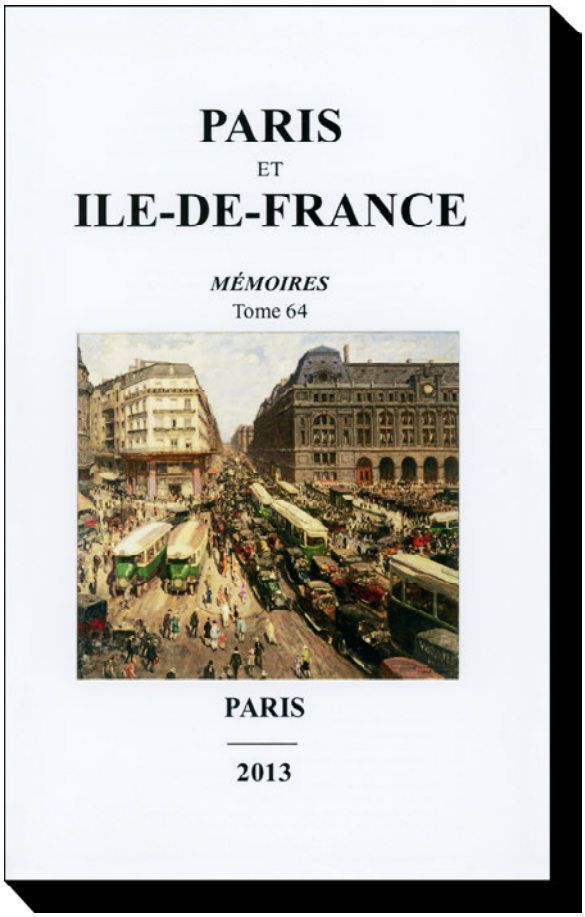
LE TOME 64
DES "MEMOIRES DE PARIS. ILE DE FRANCE"
EST PARU

Cette publication annuelle de la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Ile de France aborde cette année l'histoire des transports en Ile de France en collaboration avec l'Association pour l'histoire des chemins de fer[4] (AHCF).

Ce volume comporte de nombreuses communications (plus de 20) ayant comme fil conducteur l'histoire et la variété des transports en Ile de France.

Parmi les textes présentés, citons celui d'un membre de notre Société, Jacques Dessain, consacré à "L'âge d'Or des voies ferrées en banlieue nord".

Nous ne pouvons que vous inviter à vous procurer l'ouvrage ou à le consulter au siège de la Société.



[4] En vente à la librairie "Les mots passants" 2 rue du Moutier (30€)

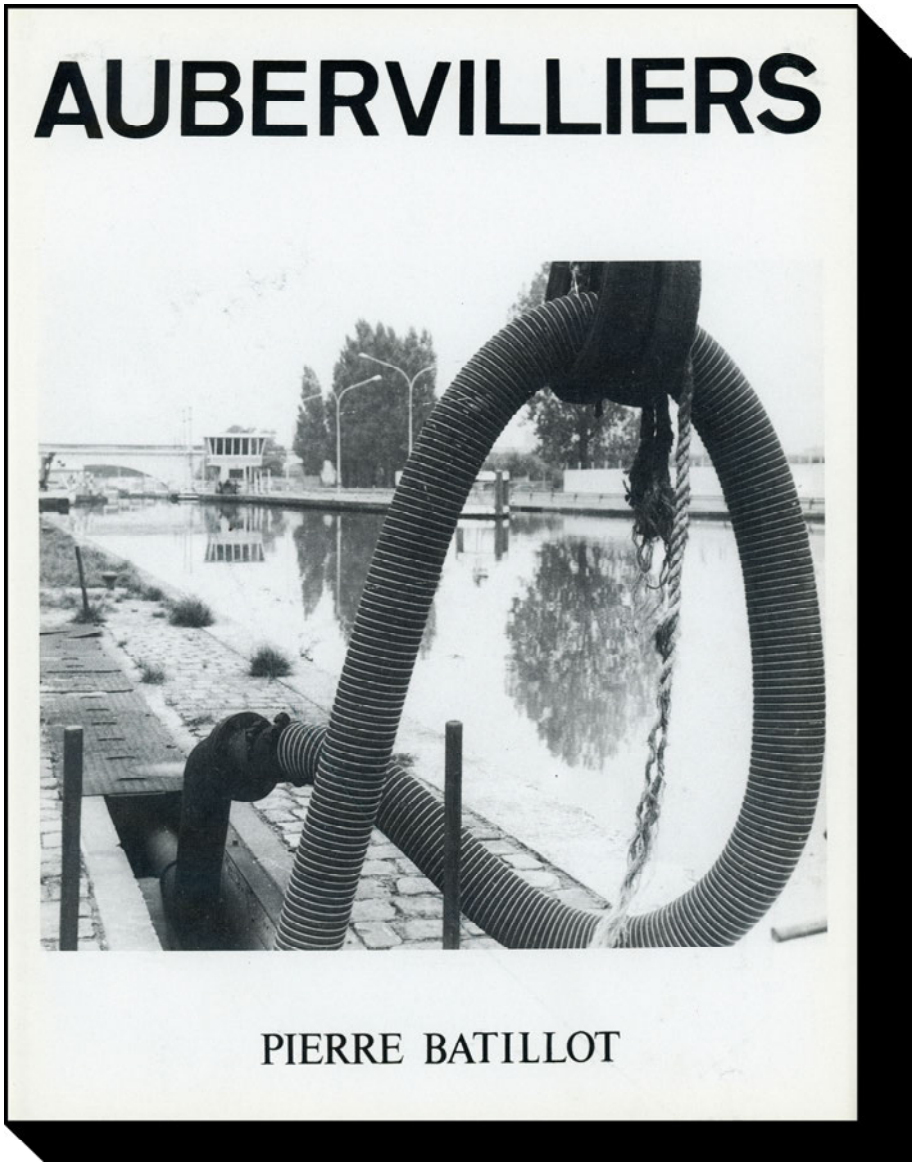
PIERRE BATILLOT

Un ouvrage sur Aubervilliers

Cet ouvrage comprend un résumé de l'histoire de la ville depuis ses origines jusqu'à la période du 20e siècle, agrémenté de documents anciens et de photos prises par lui pour la période plus récente.

Pierre Batillot, 1936-2011, habitant d'Aubervilliers, il vécut rue Solférino jusqu'à la démolition du quartier puis rue Hélène Cochennec.

C'est un ancien de l'école primaire Saint-Joseph puis de Paul Doumer.



GREVE CHEZ RENAULT EN 1936

Fin de l'occupation des usines Renault. Défilé à Billancourt le 13 juin. (*AOC : Atelier d'outillage central*) © Snark International

Souvenir de 1936

Photo parue dans un numéro de la Documentation française
Elle représente la rentrée victorieuse aux usines Renault à Billancourt
Le couple au premier plan : Pierre Malnoue (forgeron chez Renault) et sa femme
Eugénie (travaille chez Rateau à La Courneuve), habitant 3 impasse Bordier à Aubervilliers

LA VILLA MAIS D'ICI A FETE SES DIX ANS

Ses occupants, des artistes de toutes origines, dans des domaines très variés, en parlent comme d'une "Friche culturelle", la bien nommée. Foisonnement de créations, synergie entre les genres. Sortie d'un livre à cette occasion qui vous en dira beaucoup plus que dans ce bref article, vous pouvez également aller sur le site ***www.villamaisdici.org***. Par ailleurs le lieu est ouvert sur le quartier avec de nombreuses manifestations au 77 rue des Cités à Aubervilliers.

GÉNÉALOGIE

Nous n'y serons pas présents cette année mais notre atelier généalogie continue.

Actuellement, nous poursuivons les recherches entreprises sur "la petite Prusse" en 2009. Plus spécialement sur les immeubles des 83 et 85 route de Flandre qui furent détruits pour permettre le percement de la rue Trevet. Dans ces immeubles vivaient 200 Lorrains qui furent dispersées. *(Travail effectué par Jean GUEHL de Bourges, consultable en nos locaux).*

Nous continuons également les recherches sur les verreries et verriers installés à Aubervilliers, Pantin, St-Denis, St-Ouen, venus des villages de la communauté des verriers en Moselle. *(Travail effectué par Mme ALLEZARD, descendante des GUEHL).*

A G E N D A

Nos prochaines rencontres :

- le 18 janvier 2014 pour notre Galette, toujours au Club Ambroise Croizat

- courant mars 2014 pour notre Assemblée Générale.

A ce propos, nous faisons une nouvelle fois appel à candidatures auprès de tous les amateurs d'Histoire, à ceux qui souhaitent transmettre leur vécu privé ou professionnel à Aubervilliers, à ceux qui veulent prendre part à nos recherches, en résumé à toutes les bonnes volontés qui veulent s'investir dans une nouvelle activité.

-:-:-:-:-

En temps voulu, une invitation vous sera adressée pour chacun de ces rendez-vous.

En attendant nous vous souhaitons une bonne fin d'année.

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE **1**
ÉDITO **2**
LA RUE DU MOUTIER DEVIENDRA UN TEMPS LA RUE MARAT **3**
ATELIER MEMOIRE LES ITALIENS A AUBERVILLIERS **4**
GIUSEPPINA ET ANGELO ESPOSITO DES ITALIENS A AUBERVILLIERS 4
L'HOPITAL CLAUDE BERNARD **8**
LE SQUARE DES ROCHERS *(AUJOURD'HUI SQUARE LUCIEN BRUN)* **11**
BALADE URBAINE **14**
DECES DU DOCTEUR JULIEN SAIZ **16**
LE TOME 64 DES "MEMOIRES DE PARIS. ILE DE FRANCE" EST PARU **17**
PIERRE BATILLOT *UN OUVRAGE SUR AUBERVILLIERS* **18**
GREVE CHEZ RENAULT EN 1936 ..... **19**
LA VILLA MAIS D'ICI A FETE SES DIX ANS **20**
GÉNÉALOGIE **21**
A G E N D A **22**

SOCIETE D'HISTOIRE - Ferme Mazier
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers
Téléphone : 01 49 37 15 43
Courriel : societe.histoire.aubervilliers@gmail.com